

MAYRA SANTOS - FEBRES

LA MAÎTRESSE
DE CARLOS GARDEL

*Roman traduit de l'espagnol (Porto Rico)
par François-Michel Durazzo*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
La amante de Gardel

© Mayra Santos-Febres, 2015, c/o Indent Literary Agency,
www.indentagency.com.

© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Maîtresse de Carlos Gardel*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

*À Luis Rodríguez Sánchez
pour les résonances.*

*Si de nos jours la mort règne sous Jupiter,
La mort aux mille tours infeste aussi la mer.*

TIBULLE, *Élégies*, III, 49-50.

*Vendió su alma al diablo
y tú y yo brindando
por un adiós.*

DOCTOR DESEO,
Corazón de tango.

I.

Micaela Thorné

Mon nom est Micaela Thorné et je suis une femme qui se souvient. Avant cela, j'ai été bien des choses : une jeune élève infirmière, la petite-fille d'une vieille guérisseuse, la protégée du docteur Martha Roberts de Romeu. J'ai aussi été la maîtresse de Gardel.

Gardel a eu de nombreux amours. Six femmes se sont suicidées quand il a quitté ce monde. L'une d'elles, la Haïtienne, s'est immolée par le feu, voulant mourir pour celui qu'on surnommait le Morocho. Une autre, une Cubaine, a aussi choisi de mourir comme lui, dans les flammes. Moi, curieusement, je n'ai pas regretté son départ si brusque. Une autre mort est venue s'interposer, au milieu de ce chagrin. Une autre mort et une autre décision.

J'ai été une prise légère, facile à congédier, l'une de ses conquêtes de tournée parmi tant d'autres, au cours de ses voyages, dans le dos de sa compagne légendaire, la seule qu'on lui ait connue. Elle s'appelait Isabel. Affectueusement, Gardel l'avait surnommée la Grosse. Elle l'appelait le Vieux. Quand Gardel l'a séduite, il avait trente-quatre ans. Elle, à peine quatorze. Quand je suis tombée amoureuse de lui, c'était déjà un étalon,

un homme mûr de quarante-cinq ans, qui venait de quitter sa compagne légendaire. J'avais à peine vingt ans. Je roulais la sombre croupe des femelles de mon lignage. J'avais de plus l'exacte couleur de l'acajou, pas cette teinte grisâtre des mourantes, que quelque chose dévore de l'intérieur.

Le Morocho de l'Abasto n'a fait qu'une bouchée de moi, comme un petit oiseau, mais c'est moi qui voulais être mangée. Est-ce vraiment moi qui l'ai voulu ? Les choses arrivent-elles parce que nous le voulons ? Il était vieux, j'étais jeune. Lui, c'était Gardel, moi, je n'étais pas encore la femme que je suis devenue : Micaela Thorné de los Llanos, gynécologue, botaniste et phyto-logue à ses heures. La première femme de couleur à sectionner des trompes de Fallope, à lutter contre la propagation des maladies sexuellement transmissibles, à diriger des programmes de contrôle des naissances. J'ai aussi été la première à expliquer scientifiquement les vertus d'une plante qui soulageait de nombreux maux, accélérait la guérison, et réparait les tissus lésés. De la même famille que l'*Uncaria tomentosa*, ici, dans les Caraïbes, elle est connue sous le nom de cœur-de-vent.

« Mais le tango peut aussi guérir », m'a-t-il dit une nuit où j'étais sa femme. Ai-je été sa femme durant les vingt-sept nuits passées avec lui ? Sa voix, ses chansons, nos danses m'ont-elles guérie de quelque mal ? Ont-elles été à l'origine de cette mélancolie qui me ronge ? Pourquoi notre proximité a-t-elle eu cet effet ? Jamais je ne le saurai. Peut-être est-ce la raison pour

laquelle je raconte cette histoire ; pour laisser un témoignage de ce que jamais je ne saurai : Gardel.

Lorsque je suis devenue la maîtresse de Gardel, je n'étais qu'une jeune fille qui croyait être une femme. En ce temps-là, Gardel souffrait d'un mal : la syphilis. Gardel avait la syphilis. Il l'avait contractée jeune dans les bordels de la Boca ou de l'Abasto. Gardel souffrait de ce terrible mal, chose que nous n'étions que quelques-uns à savoir, moi comprise.

Je l'ai vu souffrir de maux de tête, j'ai palpé ses ganglions inflammés, j'ai assisté à ses nausées et à ses vomissements sporadiques. Je l'ai vu gonflé comme un ballon dirigeable, parfois émacié. Je l'ai bercé quand il mourait de douleur et de fatigue. Je l'ai aidé à emmitoufler son cou dans des foulards pour protéger sa voix. « C'est la seule chose que j'ai. Si je la perds, je perds tout », l'ai-je entendu marmonner. Le mal lui volait sa voix, l'empêchait de chanter. Et, malgré tout, il chantait.

Ses crises étaient récurrentes. Rien ne les guérissait, ni le légendaire Calomel, ni le Salvarsan, ni même la balle d'Ehrlich, qu'on appelait vulgairement « la balle d'argent ». Gardel avait droit à des piqûres régulières. Suivant les prescriptions d'un médecin de New York, un masseur portoricain qui faisait aussi office d'assistant lui administrait de fortes doses d'une solution aqueuse. Injectée dans le muscle, elle diffusait tout son poison (bismuth, arsphénamine, mercure et sodium) dans le sang qui irriguait les parties touchées. Grâce à ces piqûres, Gardel limitait l'infection, la tenait sous

contrôle. Ce qui ne l'empêchait pas d'être hanté par la peur de perdre sa voix. Voilà pourquoi il avait fait appel à moi. Je rectifie : ce n'est pas à moi qu'il avait fait appel, mais à ma grand-mère qu'on appelait Mano Santa. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance. Que j'ai su le mal dont il souffrait. Que nous sommes devenus proches.

Durant les jours que j'ai passés avec le Zorzal*, j'ai été témoin de la façon dont ses « assistants » se démenaient pour trouver des médecins, des médicaments, tout cela en secret. Ils revenaient avec des remèdes, toujours nouveaux, toujours inefficaces. Le mal se calmait, Gardel en sortait rassuré, il était vivant. Il pelotait les prostituées, séduisait les dames de la bonne société, s'enivrait d'accolades et d'applaudissements. Mais il perdait peu à peu sa voix. C'étaient des octaves qu'il n'atteignait pas, des brûlures dans la gorge, brisures dans la voix. Il était le seul à s'en rendre compte. C'est pourquoi il a fait venir ma grand-mère, Clementina de los Llanos Yabó, mieux connue sous le nom de Mano Santa. Ramos Cobián, le propriétaire du théâtre Le Paramount, la lui avait recommandée. « Cette négresse guérit les maux qui font le désespoir des médecins. »

Gardel envoya Riverol et José Plaja nous chercher. Ou peut-être Riverol et Barbieri ? Je ne sais pas, je ne me souviens pas bien. Depuis, tant d'années ont passé.

* On a donné à Gardel différents surnoms : el Zorzal (la Grive), el Bardo (le Barde), el Morocho (le Brunet), el Mudo (le Muet)... [Toutes les notes sont du Traducteur.]

Ce dont je suis sûre, en revanche, c'est que tout a commencé ainsi et que Gardel a passé dans mes bras plus de la moitié de son séjour à Porto Rico.

Entre mes bras. Le frôlement, ses caresses, l'annonce de ce qui vient. Ses lèvres ont frôlé mon cou, ses mains serré mon dos, ses doigts fouillé entre mes cuisses, là, mes autres lèvres, fleur de chair. Mon cœur-de-vent. Humide, je soupirais et je le repoussais pour qu'il sorte ses doigts et me pénètre tout entier. Parfois, rarement, il se contenait encore un peu, avant d'entrer. Je savais où je mettais les pieds, mais pour moi cela n'a jamais eu d'importance. Il poussait, bramait jusqu'à sentir en lui l'urgence de se calmer avant de se retirer, juste à temps. Jamais il n'y a eu d'émission d'aucune sorte. Je suis sortie indemne de mes rencontres avec Gardel ; pas de mon fait, mais du sien. Pas pour obéir à mes désirs, mais aux siens.

Que cherchais-je en prenant ce risque ?

Peut-être une femme ne prend-elle des risques que parce qu'elle le veut bien ?

Gardel venait de quitter ce monde, quand finalement ma grand-mère est morte. Écho de toux sans fin. Filet de sang aux commissures de ses lèvres, mais aussi par les narines qui sifflaient sans arrêt. Mano Santa a tenu bon autant qu'elle a pu, jusqu'à cet après-midi de juin où elle m'a demandé :

— Il y a des fois où l'on doit aider la mort. Aujourd'hui c'est le cas.

Je suis entrée dans la petite pièce aux herbes, j'ai mélangé de la belle-de-nuit avec de la verveine

odorante, pilé de la graine d'avocat. J'ai aussi pris du séneçon, pour combattre les hémorragies de ma grand-mère. J'ai trouvé la feuille, touché son duvet bleu, senti le souffle de sa tige se briser, la rugosité de ses feuilles sous mes doigts, ses frêles nervures. J'ai attrapé l'*anafre**, y ai placé le corps de l'alambic dans lequel Mano Santa faisait chauffer ses breuvages. J'ai commencé à distiller. Eau, feu, cœur-de-vent. J'ai laissé refroidir son essence bleu-vert, presque une vapeur dans le corps. Alors j'ai entendu le rauque appel de ma grand-mère : « Viens Micaela ! » La teinture était prête. De loin, j'ai écouté sa toux brusque, plus violente que les précédentes. C'était comme si sa poitrine allait éclater. Je me suis approchée de sa petite paillasse. Un filet de sang lui coulait du nez et des lèvres. J'ai eu envie de pleurer. Envie de m'enfuir, d'aller vomir dans la cour. Je ne voulais pas être là, être témoin de tout ça. Et pourtant, je me suis lentement assise au pied du lit, j'ai caressé le front de Mano Santa. J'ai pris un bout du drap qui la recouvrait et essuyé sa bouche ensanglantée. Elle a recommencé à tousser. Je lui ai relevé la tête, je l'ai aidée à appuyer son coude pour se redresser un peu sur son lit. Un sifflement s'échappait de sa poitrine. J'ai approché la tasse qui contenait le breuvage. Elle n'en a bu qu'une gorgée. Devant le caractère irréversible des faits, j'ai pris peur.

— Donne-m'en encore.

— Et si j'appelle un médecin ? Le docteur Romeu ?

* Petit réchaud portatif en terre cuite.

— Non, on ne me laissera pas partir. C'est mon heure. Je veux partir maintenant, Micaela.

— Mais, grand-mère, je suis en train de te tuer.

Ma grand-mère a souri. Ella a caressé ma main du bout de ses doigts rugueux. Pendant ce temps, je pleurais.

— Qui me restera, si tu t'en vas ?

Ronflements, sifflements, toux sèche et toujours plus de sang à essuyer aux commissures de ses lèvres.

— Il te restera toi-même.

Mais elle ne savait rien des doigts de Gardel glissés entre mes jambes. Elle ne connaissait pas sa voix, la douceur de cette voix que Gardel avait nichée en moi, où demeurait un vide que je ne me suis jamais sentie capable de combler avec rien d'autre. Ni avant ni après.

J'ai allumé la radio en attendant que le mélange que j'avais fait boire à Mano Santa fasse son effet. On était le 24 juin 1935. À Medellín, à l'aéroport Olaya Herrera, le trimoteur Ford F-31 de la SACO s'écrasait contre un autre avion. Dans l'accident quinze passagers et deux membres d'équipage sont morts. Parmi eux, il y avait Alfredo Le Pera, Guillermo Desiderio Barbieri, Ángel Domingo Riverol, le pilote, le capitaine Ernesto Samper, et Gardel dit le Zorzal Criollo. Les chroniqueurs ont raconté que, contre toute attente, un autre avion, presque deux fois plus gros que le premier, en réalité un autre trimoteur Ford de la SCADTA, était descendu sur la même portion de piste, ou de ciel, ou avait traversé l'espace entre le ciel et la piste. Cela n'a jamais été très clair pour moi. Le pilote a communiqué

par radio, il a crié ; personne n'a répondu. Désespéré, il a sorti un pistolet. Certains reporters ont raconté qu'il avait fait ça pour se tuer, sachant qu'il allait mourir. D'autres, qu'il avait essayé, à l'aide d'une détonation dans l'air, d'alerter l'autre avion, dans l'espoir qu'au dernier moment son pilote, qui n'était pas dans son couloir, les voie et se dévie. Mais on a aussi prétendu que quelque chose sur la piste les avait fait glisser contre un hangar, et que l'avion où voyageait Gardel s'était consumé dans les flammes.

J'ai imaginé les yeux de Gardel au milieu de ces flammes, me souriant. Son frôlement, ses bras autour de ma taille, le contact de nos poitrines, ses doigts, mais son visage était absent. Je l'ai revu m'apprenant à danser le tango. « Tiens-toi droite, ma petite, résiste à la tension jusqu'à ce que tu n'en puisses plus, avant de faire le pas. » Sa voix s'est emparée de moi tout entière. Ses jambes poussaient les miennes dans l'air. « Ça, c'est une tristesse que l'on danse, à laquelle on fait face de tout son corps. » Ensuite, il chantonnait à mon oreille. Sa voix, le coup de grâce.

Les radios ont répété en boucle la nouvelle, et chaque fois que je l'ai entendue, j'en suis restée stupéfaite. Le lendemain, presque à l'aube, ma grand-mère cessait de respirer.

Durant les vingt-sept jours que Gardel a passés fourré entre mes jambes, il m'a raconté tout ce que j'écris aujourd'hui. Pourtant ce que je narre n'est pas exactement ce qu'il m'a raconté ; c'est autre chose. L'écho des mots et des actions. Les réverbérations de sa

voix. Comme une pierre qui tombe dans un étang et réveille les ondes endormies de l'eau ; voilà ce que je conte. J'entends encore Gardel, délirant sous l'effet du cœur-de-vent. Je le vois encore en train de batailler contre son mal. Je danse encore avec lui dans des bars miteux, je bavarde avec lui dans des hôtels ou sur les routes qu'il parcourait avec moi et ses « frères » pour aller chanter quelque part sur l'île. Je revois les matins où il me faisait tourner en l'air pour ensuite m'étreindre entre les draps ; les matins où il me racontait des choses que je ne comprenais pas ou que je comprenais à moitié, ou que je comprenais parfaitement, comme s'il les avait dites de ma propre bouche. L'écho de sa voix est resté au fond de moi, comme des ondes sous la peau. Voilà ce que je veux raconter : les secousses de cette voix, l'empreinte qu'elle a laissée, ces nœuds qui ne se défont pas, pour voir si, de la sorte, j'arriverai enfin à me laver du mal de lui.

Pourquoi écrire tout cela ? Parce que je vais mourir. Un jet de lumière et je le vois. Je m'entends de l'intérieur et de l'extérieur, et je pense que finalement mon heure est venue. Je n'ai pas de grand-mère pour m'embrasser. Je n'ai pas un seul homme, un seul enfant à côté de moi qui m'accompagne dans ma traversée des eaux. J'ai été tant de choses, moi qui n'ai plus rien. Je suis restée seule, parce que j'ai eu peur.

J'écris ce moment-là, je m'en souviens du mieux que je peux. Je dis au revoir à Gardel, je garde mon secret et le sien. Dans ma main, je tiens le flacon de teinture que j'avais préparé pour le guérir de son mal, mais

que finalement je ne lui ai pas donné. Il a gardé toute sa puissance. Je vais le boire très bientôt. Sur le seuil de ma porte à Campo Alegre, je vois le Zorzal prendre congé, il y a tant d'années. Je le vois enfoncer son chapeau de cachemire, allumer une cigarette et s'en aller. Cette fois, je n'ai pas peur. Cette fois, je n'ai pas envie de retrouvailles ni de revanches. Finalement, je le quitte tranquillement, tandis que je raconte tout ça. Les mots nous laveront de cet adieu.

Campo Alegre

Ce matin-là, nous nous sommes rendues sur la place du marché de Campo Alegre depuis La Doradilla. Nous avons pris le chemin habituel : parties au point du jour de Mameyales, nous avons marché jusqu'à la place de la ville. Ce matin-là, ma grand-mère allait lentement. J'ai entendu un sifflement dans sa poitrine, comme si ses mucosités s'étaient enkystées.

— Tes poumons vont de plus en plus mal, grand-mère.

— C'est la fraîcheur du petit matin qui me met dans cet état-là. Mais tu vas voir ; dès que le jour se réchauffera, ma toux ira mieux, comme d'habitude.

Nous sommes passées devant l'École spirite Gloire et Charité, avons tourné à gauche dans la rue Degetau et nous sommes arrêtées chez doña Julia Greg. Grand-mère lui a payé mes deux robes ainsi qu'un jeu de jupes pour aller à l'École de médecine tropicale, en ajoutant du bois amer pour soigner don Rómulo, le mari de doña Julia qui souffrait d'hypertension et d'angine de poitrine.

Nous sommes passées devant la Casa del Rey, où stationnaient les chauffeurs de taxis collectifs. C'est là

que se retrouvaient invariablement les mêmes visages, les mêmes mouvements, les mêmes saluts. Manolo nous a offert les meilleures places de sa voiture, près de la vitre, pour que grand-mère prenne l'air sur le chemin de la ville. En plus, il nous a promis que ni lui ni aucun des passagers qu'il transporterait ce matin-là ne fumerait.

— Si quelqu'un allume une cigarette dans cette voiture, je le fais descendre au beau milieu de la route, a décrété Manolo.

L'histoire de la cigarette, c'était important. La fumée du tabac étouffait Mano Santa. La fumée, mais aussi les émissions de gaz, les parfums forts. Tout cela. Ma grand-mère avait toujours eu les poumons fragiles. Mais elle savait aussi comment les soigner. Sève d'arbre de Panama, pommade de piment rouge, infusions de gingembre à la menthe... Comme Manolo nous avait promis la vitre baissée et zéro cigarette, nous avons ce matin-là décidé de monter dans sa voiture.

Nous avons emprunté la route numéro deux, au milieu de monticules de calcaire qui se dressent sur le vert profond des fourrés. Nous avons traversé la vallée de Toa, puis le fleuve Bayamón. Nous nous sommes arrêtées sur la place de la ville. Dans les rues, il y avait déjà des passants, lavandières, ouvriers du bâtiment, ménagères se rendant au marché. Ma grand-mère a vendu au marchand de l'herboristerie Santa Clara un paquet d'herbe aux vers que nous avons cueillie à la montagne, une préparation à base de bois d'orme pour soigner les infections urinaires et un concentré de

prunier mombin pour guérir le muguet dans la bouche des enfants. Avant de monter dans une nouvelle voiture pour la capitale, elle a pris une gorgée de sirop d'arbre de Panama, afin de soulager sa gêne respiratoire. Nous sommes reparties. Nous avons passé les ports de Cataño, la baie, pour enfin gagner San Mateo de Cangrejos qui à cette époque était le quartier des dockers. Santurce était celui des joueurs de baseball. Campo Alegre, de ceux qui avaient fui comme des rats la campagne et sa famine. Le long des deux allées bordées de peupliers de son avenue se succédaient les magasins de tissu et de lingerie, les boutiques selon leur domaine d'activité et les théâtres, le Paramount, l'Ambassadeur, le Lorraine.

Quand nous sommes arrivées sur la place, la matinée était déjà bien avancée. La fête battait son plein. La veille, le *Coamo* avait jeté l'ancre dans la baie. À bord voyageait Gardel. Il débutait sa tournée au théâtre Paramount le 3 avril au soir. Il faisait de plus en plus chaud, malgré les brises qui soufflaient avant Pâques. Mussolini envahissait l'Éthiopie, Hitler violait le traité de Versailles, on inventait le nylon et, pour la première fois dans l'histoire, on vendait de la bière en canette. Je suis une autre aujourd'hui, mais je me souviens des faits, je revois les événements défiler dans ma mémoire. Cependant, pour la Micaela Thorné de cette année 1935, il n'y avait rien de plus important au monde que l'arrivée de Gardel.

Ses chansons ne me plaisaient pas particulièrement. Mes chanteurs préférés étaient Billie Holiday et Bing

Crosby, ce monsieur maigre au regard rêveur et aux lèvres si fines, inoffensif, me disais-je, qui chantait dans un anglais sympathique, pas dans la langue corrosive dans laquelle on nous donnait des cours sur les granulations de Schüffner et les déformations cellulaires à l'École de médecine tropicale. Dans cette école, j'étudiais pour devenir infirmière. Infirmière et quelque chose de plus, quelque chose de mieux, quelque chose qui ressemblait à ce que faisait le docteur Roberts de Romeu. Originaire de la ville de Mayagüez, à l'ouest de l'île, cette dame qui était chirurgien venait tous les mois rendre visite à ma grand-mère à La Doradilla, pour lui soutirer un de ses secrets. C'était bien pour obtenir les secrets de ma grand-mère que le docteur Roberts m'avait parrainée.

J'étudiais le jour, l'après-midi j'aidais le docteur Roberts de Romeu à l'Office d'hygiène maternelle et de salubrité publique. La nuit, les premières lueurs du jour me surprenaient en train de lire les manuels de médecine tropicale, tandis que me parvenait le son de la radio des bars de Campo Alegre. De temps en temps, l'orchestre de Xavier Cougat jouait un mambo. On jouait aussi des habaneras, des trios et des tangos, interprétés par Esther Borja, surnommée « la charmante demoiselle ». On entendait les ballades de Ruth Fernández, le piano de Pérez Prado et Gardel. Sa voix parlait de retrouver son quartier natal les tempes blanches, après avoir beaucoup couru le monde. Trop mielleuse sa voix ; trop épaisse, comme les breuvages de ma grand-mère. Elle n'avait pas le *tempo* aérien des

chanteurs populaires qui venaient du Nord, la mélodie sympathique et légère, le timbre d'une journée ensoleillée.

Dans mon quartier, les gens mouraient sans jamais avoir entendu parler de lui ; ils mouraient de faim et des vers. Ils ne voyaient pas le monde, ils n'apprenaient rien, seules les années passaient. Le temps était statique, il n'était qu'une attache parmi d'autres. Moi, je voulais partir loin, dans des villes pleines de voitures, de science, de bruit et de vitesse ; des villes insouciantes où circulaient des milliers d'étrangers parmi lesquels on pourrait vivre dans la prospérité. Je voulais partir loin, comme mon père. Je ne comprenais pas les chansons de Gardel ; cette envie de retour. Cette mélancolie.

Mais Gardel arrivait tout droit de New York. Pour moi, son arrivée signifiait le luxe, le glamour, les films de la Paramount, les Rolls-Royce, les voyages à Paris, la grande vie. Je voulais connaître l'un de ceux qui avaient réussi à s'échapper, réussi à vivre dans la Grande Ville. Je voulais participer à tout cela, au moins en l'écoutant chanter, même si je n'aimais pas ses chansons.

Dans mon quartier de Campo Alegre, dans chaque bar, on entendait un tango. Les marins, ivres en pleine journée, affirmaient que c'était une bouffée de vie, que le quartier battait avec une poitrine de rossignol. Pendant ce temps, les prostituées s'asseyaient sur leurs genoux et les bécotaient. Au-dessus, dans les chambres, l'une d'elles se promenait, éventail à la main, les seins à l'air. Entre les rideaux qui flottaient au vent, on

entendait les vagissements de bébés délaissés, hurlant de faim.

Le matin de l'arrivée de Gardel, ma grand-mère et moi avons traversé Campo Alegre jusqu'à Luz y Progreso, le stand sur la place du marché que Mano Santa avait aidé Mercedes Lazú à monter. Mercedes était une vieille amie de ma grand-mère. Elles avaient grandi ensemble à Dorado ; ensuite, elle s'était installée dans la capitale où elle avait accouché les prostituées. Elle avait une clientèle de filles aux yeux cernés qui à l'époque se vendaient pour quelques pièces. La plupart étaient des gamines de treize, quatorze ans. Beaucoup venaient de la campagne avec déjà un enfant accroché à leurs jupes. Le père du petit ? Allez savoir. D'autres arrivaient comme ça, fatiguées de recevoir des raclées, de ne compter pour personne, avec ce corps bizarre de fille qui a déjà trop vécu. Un corps jeune et vieux à la fois ; sans rides, mais plein de cicatrices. Chacune de leurs souffrances s'enracinait en elles. Leurs fausses couches se transformaient en bains de sang, la toux de leurs rhumes en tuberculoses mortelles. Elles se rendaient au marché à cause de leur ventre, mais revenaient pour que Mercedes continue de les soigner. Cependant Mercedes Lazú n'y connaissait rien. Sur l'île entière, il n'y avait pas de meilleure guérisseuse que ma grand-mère, Mano Santa.

On l'attendait déjà. Le premier patient était un monsieur qui s'était coupé avec une machette et ne guérissait pas. Le deuxième, une dame dont le fils était devenu alcoolique et bagarreur, le troisième, une fillette

aux yeux tristes et au ventre gonflé.

— Qui est arrivé le premier ? a demandé ma grand-mère.

Quelqu'un a levé la main. Mano Santa a tiré un petit rideau qui séparait le stand en deux. D'un côté, il y avait les herbes disposées sur la table, parfumant les sacs dans lesquels elles étaient exposées, de l'autre se trouvait le « cabinet » de ma grand-mère. Mano Santa a invité ce patient à entrer.

Des malades, des visages, la sourde effervescence du marché. Partout, des enfants ventrus, sans mère à côté d'eux. Je me suis assise pour travailler. J'ai révisé le cours de parasitologie et de maladies tropicales du professeur Pedro Kourí et *A Guide to Human Parasitology* de Blacklock et Southwell. Il était difficile d'étudier sur la place du marché. Mais en ce lieu, l'encre silencieuse, qui peu à peu éloignait les voix, dissipait l'agitation et les cris de ce monde et des petits mendiants qui ne parviendraient pas à vivre très longtemps. Les pages propres de mon livre les faisaient disparaître. « Le *P. ovale* a plusieurs points communs avec les parasites *P. vivax* et *P. malariae* qui donnent des frissons chroniques sans provoquer une forte augmentation des cellules qui les contiennent. » Mon livre était plein d'explications comme celles-là, de diagnostics précis, de remèdes fiables, de noms vénérables. Aucun remède ne s'appelait herbe à bourrique, vernonie ou jasmin de nuit. Aucun n'exigeait la récitation de prières, de jets de lumière qui révéleraient l'origine du mal. Aucun ne nécessitait de confession pour que la

guérison soit complète. Aucun pour fonctionner ne requérait le souffle, des frictions, l'appel d'une voix. Ce n'est pas comme ça que la science guérit.

Une voix m'a ramenée au monde qui m'entourait.

— Petite, où est la femme qu'on appelle Mano Santa ?

— Grand-mère ! ai-je crié.

Sa main sombre a écarté le petit rideau de son « cabinet ».

— Dis à la personne qui me demande d'attendre.

J'allais le faire. Mais les messieurs qui la cherchaient ne me semblaient pas faire partie de la clientèle habituelle. L'un d'eux était habillé comme dans les films, mieux que les professeurs et les médecins de l'École. Il portait un costume en cachemire bleu, il avait les cheveux collés au crâne par de la brillantine. Il était accompagné d'un autre monsieur vêtu de lin et coiffé d'un panama à ruban noir. Il y avait un troisième homme, maintenant je m'en souviens, qui regardait sans arrêt les aiguilles de sa montre.

J'ai refermé les livres pour mieux les voir. Jet de lumière. J'ai senti quelque chose, de ces choses qu'à l'époque je ne voulais ni voir ni sentir.

— Grand-mère, c'est urgent ! Ces messieurs ne peuvent pas attendre.

Ma grand-mère a tiré le rideau. Elle a toussé un peu, tout en marchant lentement vers l'endroit où ces messieurs se tenaient.

— Vous êtes Mano Santa ?

— Mon nom est Clementina de los Llanos Yabó. En

quoi puis-je vous être utile ?

Ils l'ont attirée dans un coin en la prenant par le bras. De cela je me souviens, de la main légère, douce de Plaja sur le coude de ma grand-mère, où se formaient ces rides brillantes qui apparaissent sur la peau quand elle est noire et très vieille. Ils ont parlé un moment. Puis ma grand-mère m'a dit :

— Lève-toi, mon petit. Nous devons accompagner ces messieurs.

J'ai pris mes livres. J'ai aidé ma grand-mère à retrouver le sac de jute où elle gardait ses potions et à renvoyer ses autres clients. Ensuite, nous avons suivi les trois messieurs dans les ruelles de Campo Alegre jusqu'à un endroit où deux cireurs surveillaient une grande voiture de luxe. Cadillac, indiquait l'une de ses ailes. Cela m'a rappelé les livres de mon père ; des encyclopédies qu'étant petite je feuilletais dans son imprimerie. J'ai revu dans ma mémoire les noms de grands hommes que j'avais rencontrés entre ces pages ; présidents, philosophes, scientifiques, ingénieurs, écrivains. Labat, Lincoln, Linné, Löffler. M'est apparue l'image nette de mon père imprimant de grandes feuilles de papier pour d'éphémères bulletins de fédérations syndicales ouvrières. Je l'ai encore une fois revu tout à son grand rêve : fonder un journal pour ouvriers instruits. Un projet qui l'avait conduit à partir loin pour ne jamais revenir. Je me suis accrochée très fort à mon manuel de *Tropical Diseases*. Dans ma tête, je me préparais à un long voyage.

Ma grand-mère et moi sommes montées dans cette

Cadillac, de nouveau prêtes à parcourir les rues étroites, les ruelles, les petites rues de Campo Alegre. Monsieur Ramos Cobián s'est mis au volant.

Laissant derrière nous Campo Alegre, nous nous sommes dirigés vers l'avenue Ponce de León. La grosse Cadillac me montrait la ville sous une perspective nouvelle, celle qu'offre un navire qui navigue sur un fleuve de goudron. À l'abri de cette carrosserie métallique, je partais loin de tout le « reste ». Le reste, c'étaient les masures de planches vermoulues, les chambres des bâtiments coloniaux. Là-haut sur les toits de zinc, les pigeons caracoulaient. Des femmes accablées de gros ballots marchaient au milieu de la rue. De temps en temps, les chemises blanches des marins marchands brillaient sous le soleil de l'après-midi.

Nous avons tourné à droite. Ramos Cobián a descendu l'avenue Roberto H. Todd. Nous avons traversé la frontière qui nous séparait des propriétés d'El Condado – un projet des frères Behn qui avaient construit de riches demeures en bord de mer –, et, près de celles-ci, des hôtels pour touristes, de longues promenades, des casinos, des quais non loin des plages. On était de l'autre côté de Campo Alegre, dont seule une route nous séparait. Campo Alegre où tout était effervescence, quand El Condado n'était que rumeur de brise marine. Campo Alegre et ses cloaques, quand El Condado avait enterré ses égouts. Campo Alegre où les enfants jouaient dans le ruisseau, quand El Condado jouissait d'amples trottoirs où les nurses poussaient des landaus.

C'était comme se retrouver à l'autre bout du monde.

À ce moment-là, Ramos Cobián a allumé la radio. La musique d'un trio ; changement de station, *big band* américain ; changement de station, une guaracha et une réclame pour je ne sais plus quelle crème. La lotion capillaire de Barry ? La brillantine Halka ? La voix d'un reporter s'est interrompue pour commenter l'accueil que l'île venait de faire à Gardel.

Une foule de femmes l'attendait impatiemment avant même que le paquebot *Coamo* ne s'amarre au quai numéro un. Dès le matin, elles avaient fait la queue pour être les premières à monter à bord. Ramos Cobián et Julio Bruno de la United Theatres ont été les premiers à monter saluer le roi du tango. Ils ont été reçus par monsieur Alfonso Azzaf, agent de la Paramount. Puis Gardel est sorti de sa cabine. Il portait un simple costume en cachemire gris et un chapeau de feutre lorsqu'il est entré dans l'auditorium du vapeur. C'est là que l'attendaient les quelques femmes de la bonne société qui composaient le comité d'accueil, et les photographes. Pendant que ces derniers le mitraillaient, Gardel a eu une brève conversation avec les journalistes. « Très brève », s'est plaint le speaker.

Gardel. Peut-être qu'avec ce que je gagnerais en aidant ma grand-mère dans cette tâche, je pourrais aller le voir. J'achèterais une place au poulailler du théâtre Paramount ou au Victoria. J'ai écouté attentivement la radio pendant qu'on annonçait les dates et les horaires de ses concerts sur l'île. Il allait chanter à San Juan, à

Mayagüez, à Ponce. Il allait chanter à Manatí, à Arecibo, à Cayey et à Guayama. Il couvrirait l'île tout entière à des prix accessibles. « Pour que les gens modestes puissent l'entendre, des gens que Gardel n'oublie jamais », a conclu le reporter.

Exténuante, la tournée de Gardel.

Ensuite, j'ai entendu le Zorzal envoyer un message aux auditeurs. On l'entendait, rauque, hésitant, peut-être à cause de la transmission. « Chers auditeurs de Porto Rico, je suis si ému que je peux à peine vous parler, a-t-il dit. Je vous salue tous et je souhaite vous exprimer ma gratitude. Dans l'après-midi, quand je serai moins ému, je vous parlerai à la radio pour vous dire ce que je ressens pour ce beau Porto Rico. »

En entendant Gardel parler à la radio, j'ai froncé les sourcils, étonnée par cet étrange espagnol. On aurait dit l'espagnol d'un prêtre passé de mode. Une voix granuleuse, pleine de cassures. Je me rappelle avoir essayé de regarder ma grand-mère pour le lui faire remarquer, mais elle profitait du paysage qui défilait à travers la vitre de la Cadillac. Le paysage et le vent plein de salpêtre entraient dans ses poumons. Il n'y a pas de meilleur remède pour les bronches que l'odeur de la mer.

Après la retransmission du message de Gardel, Ramos Cobián et Barbieri se sont regardés avec consternation. Ils ont tous les deux allumé une cigarette. Ma grand-mère a commencé à tousser.

« Tel un être irréel quand la tempête enrage / le rapide vaisseau glisse comme un nuage / comme ces

trombes d'eau qui montent jusqu'au ciel. » *Les Argonautes*. Ma grand-mère et moi étions les Argonautes ; cette cigarette notre tempête. Elle, c'était Atalante, moi... Moi, on m'avait toujours attribué le rôle d'Atalante quand je jouais aux Argonautes avec mon père. Lui récitait ces vers pour que je les apprenne par cœur. Mais à qui les réciter à ce moment-là ? À ma grand-mère qui toussait, étouffée par la fumée de la cigarette de Cobián ? À moi-même qui la regardais avec consternation, sans oser dire au monsieur d'éteindre sa cigarette ? À mon cœur inquiet ? Réciter les vers d'Atalante aux échos de cette toux qui résonnait dans ma poitrine, comme une onde obscure, pour les faire taire ?

J'ai observé ma grand-mère. Mano Santa m'a regardée l'œil humide, elle m'a fait signe de me tranquilliser. D'un air de dire « ce n'est rien ! ».

Ramos Cobián a continué un moment de fumer en conduisant dans les rues et la rumeur d'El Condado. La radio restait allumée. On a passé des tangos de Gardel. Nous avons traversé la voie du chemin de fer. L'une après l'autre se succédaient les belles demeures que les riches s'étaient fait construire sur les terrains des frères Behn. Soudain, un grand bâtiment de dix étages au toit de tuiles rouges s'est dressé entre des dunes de sable et des palmiers fraîchement plantés. Les fenêtres donnant sur la route étaient ornées de frises et de volets en bois. À l'entrée d'un vaste jardin serpentait une promenade qui de la route allait jusqu'aux portes mêmes du bâtiment aux poignées dorées, encadrées de frises. Ma grand-mère et moi nous sommes regar-

dées en silence. C'était donc le fameux Condado Vanderbilt, le seul hôtel de luxe de l'île. Nous l'avons reconnu grâce aux photos des journaux que nous lisions de temps en temps à Campo Alegre.

Au Condado Vanderbilt descendaient des présidents, d'importants hommes d'affaires étrangers, les personnalités qui osaient venir dans ce pays ; dans ces régions infestées de moustiques, de paludisme, de tuberculose, d'anémie tropicale et de mille autres maladies redoutables ; où les gens mouraient de faim, survivaient sous le joug d'ouragans qui déchaînaient des épidémies et des catastrophes terribles, dans un état de pauvreté, de désespoir et de débauche qui aveuglait et rendait fous les gens en proie aux appétits incontrôlables de la chair. Il fallait avoir du courage pour visiter ce pays ; et pourtant, il arrivait sans cesse des voyageurs. L'aviateur Charles Lindbergh était descendu au Vanderbilt. Les musiciens Enrique Rambal et José Mojica avaient également dormi dans cet hôtel. Les propriétaires eux-mêmes et leur famille élargie venaient constamment dans l'île passer de courtes vacances.

Ramos Cobián s'est arrêté au début de l'allée qui menait à l'entrée. Il s'est garé et un employé a pris la voiture. Il était trois heures de l'après-midi. Nous avons marché jusqu'à la porte, que Plaja a ouverte pour nous laisser passer. La réception grouillait de monde, de dames de la bonne société. Nous nous sommes frayé un chemin entre des jupes droites, des dizaines de chapeaux ornés d'épingles et de plumes. L'atmosphère

était chargée de parfums. Ma grand-mère a contenu sa toux.

Certains s'arrêtaient pour voir passer l'étrange cortège qui arrivait avec monsieur Ramos Cobián, le propriétaire des théâtres Paramount. Une dame en particulier nous a regardées directement, sans ambages. Elle brillait comme personne dans le vestibule de cet hôtel ; vêtue d'une robe ajustée au corps, droite, mais avec des manches en mousseline et une jupe qui montrait beaucoup plus de mollet que celles des autres. On traversait alors l'époque de la Grande Dépression. Mais cette dame, haute, aux cheveux bruns, semblait l'ignorer. À son poignet tintait un lourd bracelet en or orné de pierreries en pendeloques. J'ai cru reconnaître ce bracelet. J'en avais vu quelquefois une photographie dans les pages mondaines des journaux que je lisais à ma grand-mère, quand il en tombait un entre nos mains. Avec une simple préparation à base de plantes, Mano Santa pouvait guérir des patients abandonnés par la science, par les plus illustres médecins de l'île. Et pourtant elle ne savait pas lire.

Cette dame était Guillermina Valdivia. Plus tard, j'ai su son nom et jamais je n'ai pu l'oublier. Épouse de Valdivia, le chirurgien, femme de la bonne société de Yauco, une ville du sud de l'île, elle vivait dans la capitale. Peut-être possédait-elle une maison près de l'hôtel Vanderbilt. C'était bien elle qui se promenait dans le hall de l'hôtel, avec ses bijoux, la plus belle de toutes, vêtue de mousseline. Ramos Cobián, Barbieri, Plaja, ma grand-mère et moi sommes passés à côté d'elle.

— Cobián, mon cher...

— Mina, quel plaisir de te voir. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— C'est évident. J'ai parlé à notre invité un instant, mais il est aussitôt monté dans sa chambre. Il était divin à la conférence de presse, bien qu'un peu abattu, on dirait.

— Ces voyages en bateau sont tuants. En ce moment, il se repose.

— Eh bien ! Rappelle-lui que j'attends son appel. Je lui ai donné mon numéro, celui d'ici. Dis-lui de ne pas hésiter à m'appeler, quand il lui semblera bon, n'importe quel jour, à n'importe quelle heure. Je suis à son service.

Elle avait parlé avec emphase, comme si elle avait voulu montrer à tous qu'elle avait part à un secret. Sur un sourire forcé, Ramos Cobián a pris congé de la dame, et nous avons finalement franchi l'obstacle. Cobián a appelé le concierge.

— S'il vous plaît, prévenez la chambre quarante-cinq que nous sommes de retour avec l'objet de sa commission.

Une terrible excitation m'a envahie tout entière.

Le concierge a décroché un combiné et s'est adressé à l'opératrice. J'avais entendu ce dont Cobián et la femme parlaient et je n'avais aucun doute sur ce qu'ils avaient pu se dire. Notre patient était Gardel. Ça ne pouvait être personne d'autre. J'ai essayé d'attirer l'attention de ma grand-mère, mais son visage a changé d'expression. Ce n'était pas le moment de lui poser des questions.

Pendant que nous attendions la communication, j'ai remarqué que, furtivement, le concierge nous regardait, ma grand-mère et moi, de la tête aux pieds. Cobián l'a stoppé net.

— Un problème, monsieur ?

Un silence gênant suivit cette interruption. Enfin, quelqu'un a pris la communication depuis la chambre. Le concierge a reçu l'accord d'en haut. Il a secoué une clochette. Un groom s'est approché du comptoir avec diligence.

— Accompagne ces personnes à la chambre quarante-cinq.

J'ai pris le bras de ma grand-mère. Nous nous disposions à suivre le garçon. Immédiatement, nous avons entendu derrière nous la voix du concierge.

— Excusez-moi, mais elles ne peuvent pas monter.

— Comment ? a demandé Plaja.

Cobián répliqua brutalement :

— Dis donc, mon petit, ça suffit comme ça avec ces bêtises. Nous avons quelque chose d'urgent à faire.

— Ce sont les règles de l'hôtel, messieurs. Ici, nous avons des clients étrangers qui n'ont pas l'habitude de se trouver face à... a-t-il dit avant de marquer une pause, des gens de couleur là où ils résident. Si elles ne sont pas employées de l'hôtel, elles ne peuvent pas se trouver dans les parties communes.

Mes joues sont devenues d'un rouge de brique.

— C'est inouï ! a presque crié Cobián.

— Attendez que le Mudo apprenne ça. Il va vouloir quitter l'hôtel, a ajouté Barbieri.

Ramos Cobián a regardé Plaja puis Barbieri avec un rictus qui ébauchait une grimace d'agacement. Il a sorti un billet dont je n'ai pas pu voir la valeur. Il l'a tendu à l'homme du comptoir.

— Monsieur, lui a-t-il dit en s'arrêtant sur chaque syllabe comme s'il parlait à un attardé mental, débrouillez-vous pour trouver un moyen de faire monter ces dames, je n'ai plus de temps à perdre. Je me moque complètement de la couleur de leur peau. Nous avons une affaire à régler au plus vite. Et — voyez comme c'est étrange! — votre emploi dépend précisément de la façon dont vous vous occupez des clients; surtout des vedettes que vous recevez. Alors trouvez une solution à ce dilemme, et vite.

Il s'en est présenté une en deux minutes.

Un second chasseur nous a conduites à travers un labyrinthe de murs délavés, de sols humides et de gens. Nous avons traversé la laverie et les cuisines de l'hôtel entre des tuyaux apparents, des vapeurs, des restes de légumes, une odeur de poussière et d'humidité. Une multitude de mains s'affairaient sans trêve à ramasser les ordures, des restes de repas et de petits déjeuners, les excréments des mille digestions qui se déroulaient dans les entrailles de l'hôtel. Des dizaines de visages troubles; des visages noirs, mulâtres, des visages pâles et blancs nous regardaient d'un air méfiant, ma grand-mère et moi, la célèbre Mano Santa et son assistante. Ils épongeaient leur sueur, poussaient tête basse des chariots de linge sale, des poubelles, des dessertes pleines d'assiettes. Ils fermaient les yeux et plus rien

n'existait, ni eux, ni nous. Les coulisses du Condado Vanderbilt grouillaient d'un essaim d'êtres invisibles qui n'existaient plus que dans ce souterrain.

Tout au fond d'un couloir, soudain, apparut un autre escalier.

— Montez au quatrième étage, tournez à droite et cherchez la porte quarante-cinq. C'est là que sont logés vos patrons.

« Ce ne sont pas mes patrons », allais-je rectifier.

Une main rugueuse s'est posée sur mon avant-bras. Ma grand-mère me conseillait de me taire.

Un étage, un autre, des couloirs sans ventilation. Ma grand-mère gravissait chaque marche. Elle soufflait. Sa toux l'a reprise. On nous faisait monter par les arrières-salles. On nous forçait à nous glisser dans l'obscurité, comme de misérables vers. De fait, je voulais voir Gardel. Mais devais-je payer ce prix ? Ma grand-mère devait-elle le payer ?

— Revenons à Campo Alegre, Mano Santa. Ce genre d'expédition n'est plus de ton âge. Tu viens faire une faveur à ces gens et regarde comme on te traite.

— On me traite comme on m'a toujours traitée. De plus, je ne viens pas faire des faveurs, je viens guérir ; faire ce que j'ai à faire.

— Ce que tu as à faire, grand-mère ?

— Ce que nous avons à faire.

Nous sommes arrivées au quatrième étage. Ma grand-mère s'est appuyée sur la main courante de l'escalier. Elle a repris son souffle. Elle a tiré un mouchoir de son décolleté et essuyé sa sueur. Puis elle

a lissé les tresses qui cassaient sa chevelure crépue. Elle a regardé un moment dans le sac de jute où elle avait rangé ses teintures, ses remèdes. Elle a sorti le flacon de sirop d'arbre de Panama et en a avalé une bonne gorgée. Puis elle m'a souri :

— J'espère qu'ils paient bien. Tes livres coûtent une fortune.

Porte quarante-cinq. Résolue, ma grand-mère a fait sonner le heurtoir. Elle a reculé de deux pas en attendant qu'on nous ouvre. À l'intérieur, ces messieurs discutaient. De l'extérieur, on entendait des voix. Quand ils ont ouvert la porte, ils n'ont pas cessé de parler.

Ramos Cobián avait enlevé son panama. Plaja et Barbieri fumaient près de la vitre baissée. Dehors la mer rugissait, fouettant la fausse plage qu'avaient fait aménager les Vanderbilt pour les clients de leur hôtel. Les jardins étaient rongés par le sel. Un homme émacié, au long nez, suivait la conversation, assis sur l'un des canapés. C'était Le Pera. Il semblait inquiet. Barbieri a jeté son mégot dehors.

— Depuis ce matin, ça ne fait qu'empirer. J'insiste pour qu'on l'emmène à l'hôpital.

— Ne dis pas de bêtises, Desiderio. Et si la presse le découvre ? Sans compter la fureur dans laquelle va entrer le Morocho. Il ne veut pas entendre parler d'hôpitaux.

Finalement, ils se sont adressés à nous.

— Mesdames, excusez-moi, mais vous allez comprendre. Nous avons un ami qui se trouve très mal.

Ils nous ont expliqué les maux de tête, l'enflure au visage, à la gorge, les vomissements.

— Souffre-t-il souvent de cela? a demandé ma grand-mère sans broncher.

Les messieurs se sont regardés en silence. Finalement, Le Pera a répondu :

— Oui.

— Où est le malade?

Un des messieurs s'est levé du canapé et a marché jusqu'à une porte. Il l'a ouverte. À l'intérieur, tout était sombre. Un lourd rideau dissimulait les derniers rayons de soleil de cet après-midi. Un souffle surgissait d'entre les oreillers du lit. Deux coussins soutenaient un visage très pâle, encadré de cheveux très noirs. Je me suis arrêtée net à la vue de ce visage rondouillard, enflammé : de grands cernes boursouflaient ses yeux, la sueur patinait son front et son menton. Était-ce Gardel? Il n'avait pas l'air d'un homme captivant, pas de menton provocateur, ni de demi-sourire. Était-ce l'homme des films, des pochettes de disques, des photos dans les journaux?

— Viens avec moi, Micaela.

Grand-mère s'est dirigée vers l'une des tables de chevet qui bordaient le lit. Elle a commencé à déballer ce qu'elle transportait dans son sac de toile : teintures, onguents, liqueurs et pour finir elle a ouvert un mystérieux paquet. Une feuille aux nervures sombres a absorbé le peu de lumière qui pénétrait dans la pièce. Son duvet bleu a dégagé son habituelle odeur de moisissure aigre. Grand-mère a achevé d'extraire la

feuille de son emballage, l'a ointe de graisse de pis de vache, a versé dessus un filet d'une lotion alcoolisée et a commencé à la pétrir. Elle a peu à peu cassé la feuille entre ses doigts sans gants. Je me suis souvenue des mots entendus à l'École : « La salubrité est essentielle. La plupart des maladies sont causées par la transmission de bactéries, de saleté. »

J'ai regardé les mains moites de ma grand-mère, ses ongles tout fendillés, ses doigts noirs. J'ai baissé les yeux.

Ma grand-mère a approché de sa bouche la feuille brisée. Elle a soufflé sur l'herbe, en chuchotant :

— Ici, nous exigeons ton intervention divine, cœur de ciel, cœur de nuage, cœur de vent, pour le blanc, pour le vert, pour le bleu. Ta gardienne, Clementina de los Llanos Yabó, fille de Clementina Yabó, petite-fille de Julia Yabó, descendante de María Luisa Yabó Candelaria, de Mercuriana de los Llanos Yabó, te demande de t'éveiller et d'agir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour le blanc, pour le vert, pour le bleu.

L'opération s'est répétée trois fois. Graisse de pis, alcool de piment rouge, brisure de la feuille, souffle et prière. Ensuite, ma grand-mère a appliqué le cataplasme sur la tête du patient, puis sur sa gorge, sur la racine du nez, dans cet ordre. Pour finir, elle en a mis sur les deux joues, en faisant le signe de croix.

— Micaela, demande à ces messieurs une tasse.

Sans dire un mot, Barbieri m'a apporté une tasse de porcelaine blanche. Je l'ai tendue à ma grand-mère.

Mano Santa y a versé un filet d'essence de fleur araignée, une grande cuillerée d'extrait de pavot, des gouttes de gros curage pour les névralgies faciales et la migraine. Elle a tout mesuré au jugé. Elle a dilué la préparation dans de l'eau. Puis elle a rincé dans cette eau ses doigts visqueux d'avoir pétri la plante. Le remède qu'on devait faire boire à Gardel toutes les quatre heures était prêt. Grand-mère lui a administré la première dose. Puis elle a tiré une chaise à côté du lit. Sans s'être soigneusement lavé les mains, elle a pris celles du malade. Elle s'est approchée de son oreille, a chuchoté quelques mots et ordonné : « Parle ! »

Gardel a commencé à murmurer. Ma grand-mère à l'écouter. C'est ainsi que s'est passée la première heure jusqu'au moment où, fatiguée, elle s'est mise à tousser. Elle s'est contenue, mais la toux sèche qu'elle avait, comme si sa respiration se bloquait, la déconcentrait. Ensuite, Mano Santa m'a appelée d'un signe de tête, a mis la main de Gardel entre les miennes.

— Toi, continue, m'a-t-elle demandé.